

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)**167. Val-Richer, Lundi 22 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven**

167. Val-Richer, Lundi 22 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [histoire](#), [Histoire \(Etats-Unis\)](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait](#), [Presse](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1838-10-22

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitEst-ce que si vous étiez bien parfaitement sûre que le mal de votre situation vient de gens incurables en effet, bien vraiment incurables, cela ne vous calmerait pas au lieu de vous agiter ?

PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 471, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/321-325

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
Lundi 22 oct. 7 heures et demie N°167

Est-ce que si vous étiez bien parfaitement sûre que le mal de votre situation vient de gens incurables en effet, bien vraiment incurables cela ne vous calmerait pas au lieu de vous agiter ? Excepté les peines de cœur auxquelles la nécessité, l'inévitabilité n'est pas du tout un remède, je ne connais rien d'aussi calmant que la certitude qu'il n'en peut être autrement. Il me semble que j'ai une infinité de choses, et de très bonnes choses à vous dire sur cela. Mais je ne les dirai pas de loin. Rien n'est bon de loin. Bientôt nous serons près. En attendant, je pense sans cesse à vous. Telle vous voyez Mad. de Talleyrand, telle elle a été toujours. Seulement, quand elle avait M. de Talleyrand derrière elle, cela paraissait moins. Elle ne prendra pas l'aplomb qu'elle cherche. Elle a trop d'esprit pour ne pas s'apercevoir qu'il lui manque, et pas assez de hauteur, de de suite dans le caractère pour l'acquérir. Rien n'est pire que de connaître en vain son mal. Quand on n'en peut guérir, il faut l'ignorer.

Je vous ai demandé une fois, si vous preniez quelque intérêt aux Etats-Unis, à quoi vous n'avez pas répondu. Il faut bien que j'y prenne intérêt puisque je m'en occupe. Mais Washington à part, il m'est arrivé, les jours derniers de Boston une nouvelle et grande quarterly review qui ma fort étonné, tant j'y ai trouvé d'esprit, de bon et presque de grand esprit quoique un peu enthusiastic and unexperienced. C'est très supérieur à tout ce que j'avais vu de là. L'auteur est un M. Greene, jusqu'ici inconnu, pour moi du moins. Je prends un vrai plaisir à découvrir dans le monde un homme de plus. un homme, c'est un monde.

On m'écrit qu'une affaire à laquelle vous n'avez certainement jamais pensé devient pour le Cabinet un assez gros embarras, l'affaire des sucres. Vous ne savez peut-être pas qu'il y a deux sucres, deux sucres en guerre, le sucre de canne et le sucre de betterave. Ils veulent absolument. ou qu'on leur sacrifie leur rival ou qu'on les mette d'accord. Malgré, son talent de conciliation, M. Molé n'en peut venir à bout. Il y a là quelque chose de plus à faire que de donner des paroles à droite et à gauche. Les intérêts sont en présence, très positifs et très animés. Ils exigent qu'on ait un avis, une volonté. M. Duchâtel m'écrit qu'on a trouvé cette exigence par trop forte, et qu'on n'aura, ni volonté, ni avis. Je vous mande tout ce qu'on me mande. A propos de M. Duchâtel, sa femme vient d'accoucher d'un garçon. Il est bien content.

Vous ne vous doutez pas du petit plaisir que j'ai à regarder ce matin par ma fenêtre. Il fait beau, s'il n'avait pas fait beau, j'aurais eu sur les bras, pendant quatre ou cinq heures, entre les quatre murs de mon salon, les vingt hôtes que j'attends de Lisieux à déjeuner. Grace au soleil, je pourrai les mettre dehors, je veux dire les promener.

10 heures

Je ne reçois pas une ligne de vous, je ne pense pas une fois à vous sans que mon désir de me retrouver auprès de vous redouble. Enfin, j'approche. Je vous aime bien tendrement. Je ne puis pas pour vous ce que je voudrais ce que je pourrais pas la millième partie, mais enfin, de près, je puis quelque chose, je fais quelque chose. Votre tristesse me pèse bien plus quand je ne la vois pas. Je serai triste avec vous. Je serai gai pour que vous ne soyez pas triste. Je veux vous faire un peu de bien. Je

vous aime trop pour ne pas vous faire du bien. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 167. Val-Richer, Lundi 22 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-22

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 01/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1596>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Lundi 22 octobre 1838

Heure 7 heures et demie

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

n° 167

43

Lundi 22 Oct - 7 heures et demie

471

Est-ce que, si vous étiez bien
parfaitement sûr que le mal de votre situation n'est de
rien incusable en effet, bien vraiment incusable, cela ne vous
calmerait pas au lieu de vous agiter? Excepté la peur de
l'avenir, auxquelle la nécessité, l'incertitude n'est pas du tout
un remède, je ne connais rien d'aussi calmant que la certitude
qu'il n'en peut être autrement. Il me semble que j'ai une
infinité de chose, et de très bonne chose à vous dire sur
cela. Mais je ne le disai pas de loin. Rien n'est bon de
loin. Bientôt nous pourrions. En attendant, je pense dans
cette à vous.

Telle vous voyez M^{re} de Talleyrand, telle elle a été
toujours. Surtout, quand elle avait M^{re} de Talleyrand
derrière elle, cela paraissait moins. Elle ne prendra pas
l'aplomb qu'elle cherche. Elle a trop d'esprit pour ne pas
s'apercevoir qu'il lui manque, et par là, de hauteur &
de suite dans le caractère pour l'acquiescer. Rien n'est pire
que de connaître en vain son mal. Quand on n'en peut
rien, il faut l'ignorer.

J'ai vous ai demandé une fois si vous preniez quelque
intérêt aux Etats Unis, à quoi vous n'avez pas répondu. Il

Je ne puis bien que j'y prenne intérêt puisque je m'en occupe. Mais
Washington à part, il m'est arrivé les jours derniers de
Boston une nouvelle et grande quarterly review qui m'a fort
étonné, tant j'y ai trouvé d'esprit, de bon et presque de
grand esprit, quoique un peu enthusiastic and unexperienced.
C'est très supérieur à tout ce que j'ai vu de là. L'auteur
est un M^r. Greene, jusqu'à présent inconnu, pour moi du moins.
Je prends un vrai plaisir à découvrir dans le monde un
homme de plus. Un homme, c'est un monde.

On m'écrit qu'une affaire, à laquelle vous n'avez certain-
-nement jamais pensé, devient pour le cabinet un assez gros
embarras, l'affaire des sucres. Vous ne savez peut-être pas
qu'il y a deux sucres, deux sucres en guerre, le sucre de
Canne et le sucre de betterave. Ils veulent absolument
ou qu'on leur sacrifie leur rival ou qu'on les mette d'accord.
Malgré son talent de conciliation, M^r. Moté n'en peut venir
à bout. Il y a là quelque chose de plus à faire que de
donner des paroles à droite et à gauche. Les intérêts sont
en présence, très positifs et très animés. Ils exigent qu'on ait
un avis, une volonté. M. Duchâtel m'écrit qu'on a
trouvé cette exigence pas trop forte, et qu'on n'aura ni volonté
ni avis. Je vous mande tout ce qu'on me mande.

À propos de M. Duchâtel, la femme vient d'accoucher
d'un garçon. Il est bien content.

Vous
ce matin
fait
heures,
que j'ai
pourrai

J. n
à vous,
redoublé
Je ne p
pas la
phon, f
quant
gai pour
un peu
du bien

Vous ne vous doutez pas du petit plaisir que j'ai à regarder
le matin par ma fenêtre. Il fait beau. S'il n'avait pas
fait beau, j'aurais eu sur le bras, pendant quatre ou cinq
heures, entre les quatre murs de mon salon, les vingt hôte,
que j'attends de dix heures à déjeuner. Grâce au soleil, je
pourrai les mettre dehors, je veux dire les promener.

10 heures.

Je ne reçois pas une ligne de vous, je ne pense pas une fois
à vous, sans que mon désir de me retrouver auprès de vous
redouble. Enfin, j'approche. Je vous aime bien tendrement.
Je ne puis pas pour vous ce que je voudrais, ce que je pourrais,
pas la millième partie; mais enfin, le plus, je puis quelque
chose, je fais quelque chose. Votre tristesse me pèse bien plus
quand je ne la vois pas. Je serai triste avec vous. Je serai
gai pour que vous ne soyez pas triste. Je veux vous faire
un peu de bien. Je vous aime trop pour ne pas vous faire
du bien. Adieu. Adieu.